

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Dominique PIGNAT

L'indifférence chez les Stoiciens

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1983, tome 79, p. 235-239

© Abbaye de Saint-Maurice 2013

L'indifférence chez les Stoïciens

Le stoïcisme est sans nul doute l'une des philosophes des plus banalisées. Même si peu de gens savent que cette école fut fondée par Zénon à Athènes au III^e siècle avant Jésus-Christ et que Sénèque, Epictète et Marc-Aurèle en furent les plus illustres représentants de l'époque impériale, tous pensent connaître ce qu'est un stoïcien. Notre langage quotidien a même conservé l'adjectif stoïque que les dictionnaires proposent comme synonyme pour ferme, constant, inébranlable.

L'inévitable conséquence d'une telle popularité fut l'appauvrissement de la doctrine stoïcienne et sa réduction à quelques clichés. L'image la plus courante est celle du surhomme au cœur de pierre. Le sage serait pareil au roc émergeant de la mer et qui, malgré les assauts des vagues déchaînées, demeure inébranlable. Insensibilité, passivité ! Est-ce bien là l'idéal d'indifférence, d'ataraxie¹ que se proposait de vivre Zénon par exemple ? Que signifie l'indifférence lorsqu'elle est pensée et voulue par le disciple de l'école du Portique ?

C'est à cette seule question que nous aimerions répondre. Les limites d'un tel travail empêchent de présenter d'une façon plus complète la pensée des stoïciens. A plus forte raison nous est-il impossible de préciser les différences entre les représentants de cette école qui s'étend sur cinq siècles.

Pour un stoïcien, l'indifférence ne signifie pas désintérêt pour le monde environnant. Epictète est tout autre que l'adolescent blasé que rien n'intéresse et dont le « bof » désabusé est l'unique réponse à toute initiative du pédagogue. L'indifférence est la conséquence du privilège accordé à un seul

¹ Etymologiquement, « sans trouble » ; ce mot est le terme technique pour désigner l'idéal de tranquillité de l'âme que le stoïcien se proposait de vivre.

désir, celui du bonheur. Parce que le sage sait où est l'unique bien nécessaire, il ne fait plus de différences entre les multiples biens contingents ; aucun de ceux-ci ne saurait justifier un élan passionné. « Réagir différemment, c'est accorder aux objets une dignité éthique qu'ils n'ont pas, c'est les confondre avec le Bien lui-même »². Le sage n'est pas indifférent à tout, mais à tout ce qui n'est pas le bonheur.

De là suit une précision importante. « L'apathie n'est pas comme certains commentateurs anciens l'ont cru et ont voulu le croire une insensibilité totale »³. Ce serait confondre la domination stoïcienne des passions avec l'insensibilité du cynique. Quelle passion anime Epictète dans ses exhortations au jeune disciple ! Le sage stoïcien peut, il doit même être passionné si cet élan de l'âme est suscité par l'appel du bonheur. L'affectivité n'est pas mauvaise en soi, il s'agit seulement de la canaliser vers le seul vrai bien.

Quel est-il alors ce bien par rapport auquel tous les autres doivent demeurer ternes ? Le bonheur consiste à accepter tout ce qui advient au cours de l'existence au nom du Destin, de la loi universelle qui domine et règle tout et contre laquelle il serait impie que de vouloir s'opposer. En effet, c'est Dieu « qui gouverne tout » comme le chante *l'Hymne à Zeus* de Cléanthe.

*C'est à toi que tout cet univers qui tourne autour de toi obéit où que tu le mènes, et de bon gré il se soumet à ta puissance*⁴.

La connaissance de la nature amène à la contemplation de Dieu. La physique devient une véritable théologie⁵. Le monde n'est pas seulement divin, il est Dieu même. L'adhésion au monde traduit une soumission à Dieu et un acquiescement au Destin.

De la pitié envers les dieux, sache que voici l'essentiel : tenir à leur sujet des opinions droites, en croyant qu'ils existent et qu'ils gouvernent l'univers avec

² Anne Gilbert-Thierry, *La théorie stoïcienne de la passion chez Chrysippe et son évolution chez Posidonius*, in *Revue philosophique de Louvain*, IV^e série, 1977, p. 419.

³ *Idem*, p. 396.

⁴ Cléanthe, *Hymne à Zeus*, traduit par Emile Bréhier, in *Les Stoïciens*, « Pléiade », Paris, Gallimard, 1962, p. 7.

⁵ Jean Brun, *Le stoïcisme*, « Que sais-je », Paris, P.U.F., 1972, p. 50.

sagesse et justice, et te disposer une fois pour toutes à *leur obéir*, à *te plier* à tous les événements, à *t'en remettre à eux de ton plein gré* dans la pensée qu'ils sont produits par l'intelligence la plus parfaite⁶.

Parce que le bonheur qui seul doit mobiliser toute l'énergie humaine, consiste à accepter le cours des événements, le sage devient indifférent à tout. Mais l'attitude pour laquelle il doit faire taire ses passions, n'est-elle pas elle-même un état d'indifférence ? N'est-ce pas pure passivité ? Si vraiment Dieu domine tout, il maîtrise aussi mon acceptation de sa volonté. Et voilà le sage devenu un automate, un vrai pantin ! L'effort qu'il fournirait pour accepter son rôle de pantin serait lui-même guidé par une main étrangère. Il n'appartiendrait pas au pouvoir de l'homme de devenir indifférent. Une difficulté, clairement exprimée par Jean Brun, surgit ici. « Ou l'homme est libre et responsable, et dans ce cas le Destin n'est pas une universelle et inéluctable nécessité, ou le Destin enserme toutes les choses et tous les êtres dans ses liens puissants, et dans ce cas l'homme ne peut pas être tenu pour un être moral, c'est-à-dire comme un individu susceptible d'assumer la responsabilité de ses actes et de leurs conséquences »⁷.

Ici intervient une distinction fondamentale et qui mène au cœur du stoïcisme. Le premier livre des *Entretiens* d'Épictète, et le premier chapitre de son *Manuel* s'ouvre par un même thème. Le seul remède en toutes circonstances est de distinguer ce qui ne dépend pas de nous, les événements, et ce qui dépend de nous, la manière de les juger.

*Quel secours avons-nous sous la main ? En serait-il d'autre que cette pensée : Qu'est-ce qui est à moi et qu'est-ce qui n'est pas à moi ? Qu'est-ce qui est en mon pouvoir et qu'est-ce qui n'est pas en mon pouvoir ? Je dois mourir. Dois-je donc aussi le faire en gémissant ? Je dois être emprisonné. Et aussi me lamenter ? Je dois partir en exil. Qu'est-ce qui m'empêche de partir en riant, joyeux et tranquille ?*⁸

Si l'événement m'échappe, le jugement que je porte sur lui est en mon pouvoir. Cette distinction permet de déterminer l'attitude du sage. Il ne doit

⁶ Épictète, *Manuel XXXI*, traduit par J. Pépin, in *Les Stoïciens*, « Pléiade », Paris, Gallimard, 1962, p. 1112 (n.s. c'est nous qui soulignons).

⁷ Jean Brun, *op. cit.*, p. 80.

⁸ Pour les *Entretiens*, d'Épictète, nous renvoyons au texte établi et traduit par Joseph Souilhe dans l'édition « Les Belles Lettres » I, I, 21-22 (n.s.).

pas désirer que les choses arrivent comme il le souhaiterait. Ce serait pure folie que de vouloir modifier le Destin sur lequel je n'ai aucune prise. Par contre, il m'appartient en propre de changer mon appréciation à son propos.

*N'essaie pas que ce qui arrive arrive comme tu veux, mais veux ce qui arrive comme il arrive*⁹.

Le terme vouloir ne doit pas tromper le lecteur. L'essentiel ne consiste pas dans un effort de volonté. Celle-ci certes importe, mais elle est guidée par la prise de conscience de ce qui est en mon pouvoir. Le stoïcisme est plus une exaltation du jugement qu'une exagération de la volonté. Dans la pensée stoïcienne, on ne va d'un endroit à l'autre « qu'en repassant par le rond-point de l'intelligence »¹⁰.

Le stoïcien a compris qu'il y a des choses sur lesquelles il ne peut rien ; il y devient indifférent. Mais cette tranquillité de l'âme n'est que l'apparence extérieure d'un effort intérieur par lequel il cherche à modifier ses opinions. L'indifférence, loin de résulter d'une démission, est guidée par la prise de conscience de mes pouvoirs. Elle est tout autre chose qu'une passivité.

L'ataraxie résulte d'un long effort guidé par une juste connaissance de mes pouvoirs humains. Plus encore, elle traduit une authentique liberté. Les premiers stoïciens déjà avaient réalisé que la liberté n'est pas un pouvoir de **faire** mais celui de **penser** ce que l'on veut. Plus tard, au comble de la torture, dans la pire des infortunes, l'esclave Epictète demeure libre de penser ce qu'il veut de son maître. Ce dernier aurait pu même le mettre à mort, il n'aurait pas obtenu qu'il meurt en le louant ou en le maudissant. Le tortionnaire pourra tout sur le corps mais rien sur la pensée du supplicié. Dans sa conscience, le sage ne connaît aucune limite. Sa liberté intérieure est totale et s'identifie à celle de Dieu.

*Voyons que dit Zeus ? (...) « Nous t'avons donné **quelque chose de nous**, cette faculté de propension et d'aversion, ce pouvoir de désirer et de refuser, en un mot d'user des représentations. Si tu en prends soin, si tu places en ces*

⁹ Epictète, *Manuel VIII*, p. 1114.

¹⁰ Gabriel Germain, *Epictète et la spiritualité stoïcienne*, « Maîtres Spirituels », Paris, Seuil, 1964, p. 113.

biens toutes tes richesses, *tu ne seras jamais entravé, tu ne rencontreras aucun obstacle* »¹¹.

On saisit dès lors facilement la banalité des images populaires qui représentent un Zénon insensible et passif. Le sage n'est pas insensible. Il a canalisé sa passion pour vivre ici-bas le bonheur. Il peut lui arriver de souffrir, mais il sait que « ce qui trouble l'homme, ce ne sont pas les choses, mais les jugements relatifs aux choses »¹². Il n'est pas passif. Son indifférence au monde environnant n'est que l'expression d'une plus grande attention au monde intérieur. L'ataraxie ne s'obtient qu'au prix de l'effort que l'homme doit fournir pour se rappeler du seul domaine où s'exerce son pouvoir, les jugements sur le cours de l'histoire.

Les stoïciens nous proposent ainsi un idéal de liberté qui souffle à travers toutes les lignes d'Épictète. L'ataraxie donne à l'homme une liberté totale, mais... Mais il y a le corps et il ne suffit pas toujours de changer son opinion pour que cessent les pleurs ou que meurt le désir. « L'école stoïcienne a conservé de la consistance aux corps et donc de la pesanteur, et voilà qu'elle raisonne pour les faire agir, comme s'il s'agissait d'expliquer pour convaincre et de convaincre pour soulever »¹³. Et Pascal dira avec raison d'Épictète « qu'il a compris ce qu'on doit mais qu'il se perd dans la présomption de ce qu'on peut »¹⁴. Peut-être qu'aucun stoïcien n'a jamais existé. Le stoïcisme reste néanmoins un appel toujours actuel à la vraie indifférence, gage d'une authentique liberté conquise.

Dominique Pignat

¹¹ Épictète, *Entretiens*, I, 1, 12, (n.s.). A propos de cette identification de la liberté du sage avec celle de Dieu, voir aussi I, 14, 6 : « Nos âmes sont si étroitement liées, unies à Dieu, comme des **parties, des fragments de son Etre.** » II, 8, 11 : « Toi, au contraire, tu es une fin, **tu es un fragment de Dieu.** Tu as en toi une partie de ce Dieu. Pourquoi donc ignores-tu cette affinité ? »

¹² Épictète, *Manuel* V, p. 1113.

¹³ Gabriel Germain, *op. cit.*, p. 171.

¹⁴ Blaise Pascal, *Entretien avec M. de Saci*, in *Œuvres complètes*, « Pléiade », Paris, Gallimard, 1954, p. 563.